



## Perspectives chinoises

2010/1 | 2010

Le cinéma indépendant chinois

---

# Yan Hairong, New Masters, New Servants: Migration, Development, and Women Workers in China

Mei-Lin Ellerman

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5446>

ISSN : 1996-4609

### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 26 avril 2010

ISSN : 1021-9013

### Référence électronique

Mei-Lin Ellerman, « Yan Hairong, New Masters, New Servants: Migration, Development, and Women Workers in China », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2010/1 | 2010, mis en ligne le 26 avril 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5446>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Yan Hairong, *New Masters, New Servants: Migration, Development, and Women Workers in China*

Mei-Lin Ellerman

---

- 1 Yan Hairong, *New Masters, New Servants: Migration, Development, and Women Workers in China*, Durham, Duke University Press, 2008, 316 p.
- 2 Dans *New Masters, New Servants*, Yan Hairong analyse en profondeur et avec finesse comment les politiques postsocialistes et les mécanismes à l'oeuvre en Chine aujourd'hui contribuent à l'assujettissement des travailleuses migrantes. È partir de récits d'employées de maison recueillis sur le terrain et de témoignages issus des médias, Yan s'interroge sur l'influence de l'économie de marché, du discours discriminant de l'Etat, et des dynamiques anciennes d'asservissement sur le parcours de ces femmes. Elle explore avec habileté les contradictions entre discours et pratiques révélées par les importantes inégalités dont sont victimes les travailleuses venues des campagnes dans l'économie chinoise. Si beaucoup de ces travailleuses migrent dans le but de se forger une identité urbaine moderne, il n'y a, pour elles, de place dans les villes qu'au sein d'une classe inférieure et soumise. Dans le premier chapitre, Yan montre que les travailleuses et les jeunes issues des régions rurales rejettent la campagne où les femmes se sacrifient au nom du mariage et de son fardeau. D'abord, elle analyse les dynamiques de migration vers les villes au cours de la période maoïste, puis au cours de la période postmaoïste où la campagne, « émaciée » par les politiques de développement économiques est rendue infertile dans l'imaginaire rural. Sous Mao, malgré un discours prônant l'égalité des sexes, les femmes ne parviennent pas à se libérer des structures de travail et de participation sociale fondée sur le genre, et sont stigmatisées quand elles quittent la campagne pour travailler en tant qu'employées de maison en ville. La Chine rurale est aujourd'hui considérée comme étant aux antipodes de la ville moderne, civilisée. Les jeunes migrent dans l'espoir de s'affirmer en tant qu'individus (p. 50) mais ne parviennent pas à se défaire de l'étiquette de « surplus de main-d'oeuvre rurale » qui leur est collée.

- 3 Le second chapitre examine la polarisation des rôles entre les urbains éduqués et leurs homologues ruraux que l'Etat a recrutés pour subvenir aux besoins des intellectuels en travail domestique. Yan évoque ainsi, à partir d'exemples tirés de la littérature, l'impossibilité de trouver la baomu (bonne) parfaite, disposée à travailler dur pour un salaire dérisoire tout en étant sophistiquée et capable d'anticiper les attentes de son patron. Comme le besoin d'employés de maison a augmenté, les employeurs sont plus soucieux de tirer le maximum de leurs employés sur les plans physique et affectif et d'obtenir d'eux le comportement approprié. Ainsi, beaucoup préfèrent embaucher de jeunes migrantes au suzhi (« qualité personnelle », « niveau socioculturel ») bas et qui sont assez malléables, afin d'en faire des employés de maison obéissantes.
- 4 Yan consacre ensuite un chapitre à la normalisation de la notion de suzhi et à sa place dans le discours néolibéral sur le développement. Bien que suzhi soit un concept imprécis, il jouit d'un pouvoir et d'un attrait discursif importants lorsqu'il est utilisé pour mettre en rapport « la subjectivité humaine, la culture et la conscience ... et le niveau de développement » (p. 119). Les paysans ont été doublement mis à l'écart du développement. Ils ont été abandonnés par le Parti-Etat qui refuse de prendre la responsabilité de l'exploitation et de la pauvreté rurale. Le gouvernement incite même les paysans à « se libérer de la pauvreté culturelle » : ces derniers sont ainsi censés se tirer eux-même de la pauvreté, mais feraient également obstacle au développement à cause de leur manque de suzhi. Le recrutement de la main-d'oeuvre et la migration offrent un moyen d'élever le suzhi des ruraux et de leur donner accès à la « modernité » dans les villes. La migration apparaît donc comme une solution temporaire adéquate à la pauvreté et au sous-développement.
- 5 Le chapitre 4 porte sur les thèmes de la production, de la consommation et de l'identité moderne. Il nous montre également comment une nouvelle identité est imposée aux personnes arrivées de la campagne pour travailler comme employées de maison. Bien que les femmes cherchent à adopter un style de vie urbain, elles ne parviennent pas à échapper à l'infériorité de leur statut de travailleuses ou à dissimuler leur rusticité. A travers la description d'une agence pour l'emploi, Yan nous montre comment on enseigne la discipline aux nouveaux arrivants et comment une nouvelle identité de travailleuse et d'objet de consommation leur est imposée. La richesse permet aux citadins d'être les détenteurs d'une identité moderne, fondée sur le style de vie des consommateurs urbains, et d'imposer le rôle de baomu (bonne) aux travailleuses. Ces dernières, dont l'identité reste fortement attachée à leur statut et à leur manque de suzhi, ne peuvent être considérées sur un pied d'égalité avec les citadins modernes. Par ailleurs, pour susciter l'admiration dans les campagnes, elles doivent afficher tous les attributs du consumérisme et cacher la réalité de leur vie de migrantes.
- 6 Yan montre ensuite, en utilisant la notion de « gouvernementalité », comment on pousse les travailleurs migrants à contribuer au développement en Chine. Les femmes migrantes sont encouragées à se consacrer à leur développement personnel et à améliorer leur suzhi par le travail. Ces acquis sont censés compenser leur bas salaire et le fait qu'elles ne soient souvent pas bien traitées. Pour promouvoir une société harmonieuse soutenue par les travailleurs, l'Etat recourt à des mots clés qui dépolitisent les conflits de classes et brouillent les distinctions entre les dagongde (travailleurs payés à l'heure) et les autres. Bien que Yan affirme que ces discours officiels idéalisés sont répandus, les pratiques quotidiennes montrent clairement que les employés de maison et les autres personnes au statut plus élevé sont encore séparés. Yan nuance toutefois cette différence flagrante en

examinant les récits de travailleuses tiraillées entre leur estime de soi et leur acceptation du discours officiel, et qui font l'expérience d'une perception changeante de leur rôle privé, de leur rôle au travail et dans le développement national.

- 7 Le dernier chapitre offre une vue d'ensemble sur la situation de précarité des travailleuses migrantes et suggère que leur chances de réussite sont mitigées. La migration de masse ajoutée aux politiques et aux pratiques de développement ont laissé les campagnes dépeuplées et désolées. L'auteur nous présente les travailleuses comme des « sujets liminaux » qui gâchent leur vie en ville et obtiennent peu en retour. Pour Yan, l'estime dans laquelle les migrants se tiennent eux-mêmes est largement déterminée par leur persévérance et leur participation à l'économie urbaine. Rappelons cependant que l'ouvrage se concentre exclusivement sur des travailleuses jeunes, motivées par leur rêve de modernité et l'espoir de parvenir à se distinguer. Le lecteur ne doit pas oublier que de nombreuses travailleuses, légèrement plus âgées et mariées, migrent fréquemment par esprit de sacrifice et endurent de nombreuses épreuves pour gagner l'argent qu'elles envoient à leur famille. Dans leur cas, leur estime de soi est déterminée par leur capacité à économiser.
- 8 Avec un fondement historique, des analyses et des récits convaincants, l'ouvrage de Yan critique efficacement les grands discours sur le développement qui déterminent le parcours des migrants et les empêchent d'accéder à une position juste au sein de l'économie urbaine. En appuyant longuement son exposé sur la notion de *suzhi*, Yan nous permet de mieux saisir comment ce concept typiquement chinois est employé par les élites et cristallise les inégalités. Cependant *suzhi* revêt également un important sens moral si bien que certaines employées, même manquant de cosmopolitisme, peuvent estimer que leurs propres qualités humaines sont supérieures à celle de leurs employeurs sans scrupules. L'analyse que fait Yan de la construction d'un rôle de travailleuse asservie est importante, parce qu'elle souligne qu'on attend des employés de maison qu'ils réalisent leur tâche dans un état de soumission qui n'est pas sans rappeler les serviteurs de l'ancien temps. Cet ouvrage abouti et perspicace est d'une grande valeur pour les spécialistes des études sur la Chine, le genre et le développement. En effet, il associe avec succès observations ethnographiques et discours politiques et économiques de la période postmaoïste afin de démêler théoriquement comment et pourquoi les femmes migrantes sont devenues les nouveaux serviteurs de la Chine d'aujourd'hui.
- 9 Traduit par Laure Courret